

Anaïd Donabédian  
INALCO - CNRS (UMR 17)

## LANGUES DE DIASPORA, LANGUES EN DANGER : L'ARMENIEN OCCIDENTAL

La problématique des langues en danger est bien souvent présentée d'un point de vue démographique, ou tout au moins quantitatif : le péril ultime pour la survie d'une langue n'est-il pas l'extinction d'une ethnie, ou encore la disparition d'une dernière génération de locuteurs, notamment dans des contextes de mutation profonde et rapide du mode de vie par urbanisation et industrialisation ? Ainsi, Georges Charachidzé a pu observer pas à pas l'extinction de l'oubykh, en recensant régulièrement les locuteurs vivants, encore une dizaine à la fin des années 80, jusqu'au dernier plus récemment, illustrant en cela parfaitement la problématique démographique de la mort des langues.

Certes, le point de vue quantitatif n'est jamais exclusif, grâce à quoi cette forme tragique de 'laboratoire linguistique'<sup>1</sup> présente quelque intérêt scientifique pour l'étude des faits de langue. Mais le cas des langues de diaspora est de ce point de vue beaucoup plus radical, tant elles mettent intrinsèquement en échec toute velléité de quantification : les diasporas, au sens où avec Richard Marienstras (1975 : 41) nous entendons ce terme, sont en effet un 'lieu où l'on ne peut pas se compter'. Comment compter en effet ces 'étrangers invisibles', certes réunis par un solide sentiment identitaire, mais parfaitement intégrés à la culture environnante ? En réalité, cette situation ainsi schématiquement tracée a des incidences communes sur le développement de ces langues, tant au plan sociolinguistique que structural. Si elles montrent en effet une très grande perméabilité aux langues avec lesquelles elles sont en contact, ce qui semble en faire des candidates toutes désignées à une mort imminente, elles ont en commun une relative vitalité, surprenante au regard de leur situation.

C'est ce paradoxe que nous nous proposons d'analyser ici, en nous appuyant sur la situation de l'arménien occidental, qui illustre parfaitement cette problématique.

Après un rappel historique des les conditions dans lesquelles l'arménien occidental est devenu une langue de diaspora, nous proposerons une analyse des données sociolinguistiques qui aujourd'hui, et notamment en France, caractérisent cette langue comme une langue en danger. Nous montrerons ensuite quelle place elle occupe dans le discours identitaire des Arméniens de

---

<sup>1</sup> Pour reprendre l'expression de Claude Hagège à propos des créoles.

la diaspora, et les conséquences proprement linguistiques de cet investissement idéologique, avant d'esquisser des perspectives d'avenir : compte tenu de la situation dans laquelle elle s'inscrit et de l'attitude de la communauté des locuteurs, faut-il s'attendre à une extinction par 'sabirisation' ou au contraire à une renaissance ? Ce développement nous permettra d'esquisser des suggestions pour une politique linguistique adaptée, susceptible d'accompagner favorablement le développement de ces langues.

## **1. Quelques repères succincts**

### ***D'une langue minoritaire d'empire ...***

Si l'arménien classique est attesté depuis le cinquième siècle, c'est seulement au 11<sup>ème</sup> – 12<sup>ème</sup> siècles que l'on situe les premiers témoignages écrits de ce qui deviendra l'arménien occidental, une des deux langues modernes standard issues d'un processus pluriséculaire de ramification dialectale. Avant de devenir langue de diaspora, l'arménien occidental était donc une langue minoritaire de l'Empire Ottoman. A ce titre, elle jouissait de certains droits, puisque le système Ottoman concédait en principe aux minorités une autorité en matière culturelle, religieuse et scolaire. Elle n'en était pas moins en situation de langue dominée, ce qui, sur une durée de huit siècles, a inévitablement eu des effets importants sur son développement. Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, alors que le 'Réveil des nationalités' incite les intellectuels arméniens, comme bien d'autres en Europe, à un 'état des lieux' des marqueurs identitaires, le bilan des pratiques linguistiques de la société laïque (qui ne pratique pas la langue classique) est jugé catastrophique : éclatement dialectal, états de langue très hétéroclites, et diversement mêlés de turc selon les régions. L'ensemble de l'intelligentsia s'attelle donc à un processus de normalisation destiné à faire accéder la langue moderne au statut de langue standard et de langue littéraire à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Il n'est pas anodin de constater que, même si ce mouvement jouit d'une implantation non négligeable dans les provinces arméniennes de l'Empire Ottoman, il vient essentiellement de la capitale, Constantinople, et certaines voix se font entendre, déjà, pour souligner cette 'extériorité' des impulsions qui caractérise le développement de la langue. Une véritable réflexion s'engage, nourrie notamment des progrès de l'ethnographie arménienne, mais le courant qui voulait réaliser la fusion entre cette culture de la capitale et le patrimoine dialectal des provinces n'aura pas le temps de prendre corps, puisqu'en 1915-20, les provinces étant décimées par le génocide, les Arméniens occidentaux sont contraints de passer de cette culture de l'extériorité, à une culture de l'extraterritorialité. L'Histoire instaure ainsi cette 'extériorité' comme une caractéristique intrinsèque de l'arménien occidental.

### ***... à une langue de diaspora***

Avec la dispersion surgit une nouvelle réalité politico-historique, mais également linguistique. Les exilés se répartissent dans plusieurs foyers

d'implantation, dont les effets sur la pratique linguistique s'avèrent, plus de 80 ans après, fort différents. Ainsi peut-on – et sur ce point qui déborde notre propos, qu'on nous pardonne d'être quelque peu schématique – répartir les communautés arméniennes de par le monde en trois catégories :

- Les communautés du Proche et Moyen-Orient se situent dans une relative continuité par rapport à l'Empire Ottoman : la notion de communauté y fait l'objet d'un statut collectif officiel, qui permet notamment de maintenir un système d'enseignement spécifique, mais aussi une vie sociale organisée autour de quartiers où la langue arménienne est véhiculaire. Mais en cette fin de vingtième siècle, le modèle de l'Etat-Nation centralisateur tend à se répandre, y compris dans cette région du monde, et cette situation favorable à la langue connaît quelques menaces : en Turquie, et dans une moindre mesure en Syrie, l'attitude des autorités traduit dans la dernière décennie de ce siècle un sérieux durcissement vis-à-vis des établissements d'enseignement arméniens ; par ailleurs, la guerre du Liban a provoqué une hémorragie importante dans la communauté arménienne, alors que c'est probablement dans ce pays que la situation culturelle et linguistique était le mieux protégée. Néanmoins, c'est toujours ce pays qui abrite le seul Collège Universitaire en arménien occidental au monde, et le Liban fait office de figure de proue pour l'arménien occidental, par son activité culturelle et éditoriale, et cette communauté est considérée comme une référence majeure en matière de norme linguistique.
- En Amérique du Nord, et de manière générale dans le 'Nouveau Monde', le modèle de société qui prédomine tolère les communautés mais comme un lieu chargé d'assurer une transition pour les migrants, et à ce titre intégré dans le processus d'intégration à l'américaine. Fishman (Fishman *et alii* 1982) a d'ailleurs bien montré que, quelle que soit l'origine ethnique, la troisième génération se caractérise par une volonté d'affranchissement par rapport au modèle communautaire, conduisant à une perte des comportements caractéristiques (linguistique et social). L'édition en langue arménienne est limitée, le bilinguisme de la presse est systématique, et l'arménien occidental ne fonctionne pas comme langue véhiculaire<sup>2</sup>.
- En Europe Occidentale et notamment France, le modèle de l'Etat-Nation centralisé, et qui plus est de la conception républicaine de l'égalité de tous devant la loi, primordiale dans la Constitution française, a pour conséquence l'inexistence *de jure* de la notion de communauté, même si elle tend à s'imposer néanmoins dans l'opinion publique et le discours médiatique. Reposant sur des principes différents que ceux qui dominent aux Etats-Unis, la société française est pourtant pareillement intégratrice. Le fait qu'une certaine idéologie éclairée (parfois menacée) valorise le

---

<sup>2</sup> Cela ne s'applique pas à l'arménien oriental, qui, bien implanté en Californie à la suite d'une immigration massive et récente d'Arménie, ne s'inscrit pas dans une logique de diaspora, et joue encore un rôle véhiculaire.

droit à la différence ne suffit pas à changer la donne linguistique. Là encore, l'arménien occidental n'est pas langue véhiculaire.

Ce rapide parcours montre que l'arménien occidental a été confronté à des situations contrastées au cours de son histoire, et notamment qu'avant la dispersion massive, le contexte était sans aucun doute plus favorable au maintien de la langue. Néanmoins, de cet itinéraire se dégage une constante de taille : l'arménien occidental, depuis son émergence même, a toujours été en situation de langue dominée. Cela n'a pas empêché la constitution d'un important héritage littéraire en arménien occidental depuis la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, qu'il s'agisse des courants romantique, réaliste, de prose rurale, du théâtre satirique, de la poésie, d'essais ou de textes journalistiques, ainsi que de traductions de nombreux monuments de la littérature occidentale depuis le 19<sup>ème</sup> siècle.

### ***Arménien oriental et arménien occidental***

Pour compléter ce tableau 'vertical', qui caractérise l'arménien occidental comme une langue dominée, il convient de la situer dans son rapport – de type horizontal cette fois – avec l'arménien oriental.

Constitué en langue standard des Arméniens du Caucase à Tiflis, dans des conditions analogues à l'arménien occidental à Constantinople, l'arménien oriental connaît toutefois un destin profondément différent au XX<sup>ème</sup> siècle. Ainsi, si déjà au XIX<sup>ème</sup> siècle, il existait une différence culturelle entre les Arméniens Occidentaux, tournés vers l'Europe Occidentale et la France, et les Arméniens Orientaux, tournés vers la Russie et la Prusse, les événements du XX<sup>ème</sup> siècle creusent encore le fossé. Les divergences sont multiples, et tiennent à l'histoire des idées dans ces deux zones d'influence, mais quelques points tangibles émergent nettement.

Ainsi, par le génocide de 1915 l'arménien occidental passe du statut de langue minoritaire, encore relativement normée, à la situation de langue de diaspora, privée de toute instance de référence, tout comme la collectivité elle-même. Presque simultanément, la soviétisation de l'Arménie confère en 1921 à l'arménien oriental un statut de langue d'Etat, et ce dans un système politique dirigiste qui fait de sa politique linguistique un des fers de lance de sa consolidation, et prend activement en mains la normalisation de la langue. La différence de statut entre les deux variantes se trouve ainsi radicalisée par la politique linguistique interventionniste de l'Arménie Soviétique, destinée à laisser une trace importante sur la langue (cf. Donabédian : 1998).

A cette différence radicale de situation s'ajoutent le rideau de fer et la guerre froide, qui a pour conséquence une rupture entre les deux variantes linguistique, reflétant la méfiance mutuelle qui tend à s'instaurer entre l'Arménie soviétique et la diaspora. La stigmatisation politique réciproque qui caractérise une grande partie des acteurs de la vie intellectuelle arménienne entraîne une rupture culturelle de fait entre les deux variantes, même si la poésie et le folklore continuent d'être empruntés d'une variante à l'autre. Mais la pratique linguistique quotidienne oriente les deux variantes sur des voies de plus en plus divergentes. Malgré quelques tentatives de synthèse

linguistique des deux variantes opérées par des écrivains occidentaux ayant choisi de vivre en Arménie (L. Chant, K. Zarian), une rupture profonde s'installe pour 70 ans, ayant pour conséquence une quasi-absence de contact, et une profonde défiance mutuelle qui n'est pas sans implications tant linguistiques que sociolinguistiques<sup>3</sup>.

### ***De l'émigration à la diaspora***

La notion de dispersion à laquelle renvoie l'étymologie ne suffit sans doute pas à définir une diaspora, question qui a été amplement discutée par les géographes. Le volume dirigé par Michel Bruneau (1995) propose notamment différents critères, qui permettent de définir un champ d'application plus ou moins large à cette notion. Notre propos n'est pas de revenir sur le fonds de ce débat, mais d'esquisser quelques caractéristiques cruciales, aptes à rendre compte de certains comportements liés au rapport à la langue que nous décrirons dans les chapitres suivants. Je retiendrai donc ici trois critères, étroitement liés, et qui me semblent déterminants pour le sentiment identitaire, et par voire de conséquence, pour le rapport à la langue :

- la migration originelle a pour cause directe des événements collectifs violents, et non des motivations individuelles d'ordre économique,
- la collectivité entretient une relation mythique avec la terre d'origine, qui s'explique par le fait que des circonstances politiques rendent impossible tout retour.
- cette situation étant ressentie comme un exil forcé et définitif, la pérennisation de l'identité et donc de la collectivité en tant que telle est une préoccupation omniprésente.

S'ajoutant au critère quantitatif qui prend en considération le rapport entre population dispersée et population totale d'une ethnie, ces critères qualitatifs, mettant en jeu un mythe fondateur qui vient se substituer à l'impossible identification à un Etat-Nation, sont en mesure de rendre compte du rapport spécifique à l'identité, à la collectivité, qu'entretiennent les diasporas, non seulement à travers ce que Martine Hovanessian (1992) a appelé 'Le lien communautaire', mais aussi par le rapport à la langue.

Enfin, à ces éléments s'ajoute un facteur chronologique, qui renvoie au modèle traditionnel du découpage en générations. Certes, sociologues et anthropologues ont à juste titre critiqué pour son schématisme la grille d'analyse qui représente les trois premières générations comme préoccupées respectivement par 1/ l'immigration et la survie, 2/ l'intégration et le bien-être, 3/ le retour aux sources et la sauvegarde de l'identité. En effet, elle prétend peut-être indûment généraliser des phénomènes vérifiés dans un contexte propre au XXème siècle (l'aspiration au bien-être de la deuxième génération d'Arméniens correspond à un mouvement général après guerre, et le courant 'ethniste' lié à l'évolution de la société dans les années 60 n'est

---

<sup>3</sup> Les arméniens de la diaspora qui ont répondu à l'appel au 'rapatriement' des autorités soviétiques en 1947, puis dans les années 60 en ont fait la cruelle expérience.

pas étranger au retour aux sources de la troisième génération). Elle n'est peut-être pas pour autant à écarter totalement, ne serait-ce que parce qu'elle se fonde sur l'idée d'une évolution temporelle qui ne se réduit pas à une simple progression mathématique. Nous pensons en effet qu'il existe un point critique qui modifie inéluctablement le rapport à l'identité en diaspora, et dont l'effet sur le rapport à la langue est fondamental : c'est le moment où la collectivité est confrontée à la disparition de tous les 'témoins' directs du mythe fondateur (autrement dit de l'événement historique ayant provoqué la migration, et du sol où la culture –et donc la langue- se développait selon un cours 'naturel'). Lorsqu'une collectivité où personne n'a connu ses premiers migrants (ce qui, dans nos sociétés, correspond à la quatrième génération) continue de vouloir faire perdurer une identité et une culture spécifique, elle se trouve alors confrontée à ce que nous considérons comme la problématique de diaspora. qui s'instaure en tant que telle dès lors que la première génération est éteinte, et qu'il n'y a plus de possibilité d'accès direct à la culture d'origine. Devenues inaccessibles, la culture et la langue d'origine ne peuvent plus constituer un repère normatif valide. Ainsi, les générations confrontées à cette nouvelle situation ne peuvent échapper à une logique de la perte, qui reviendrait à renoncer à toute pérennité, sauf à constituer de nouveaux repères culturels propres à cette expérience autonome et singulière qu'est la situation de diaspora. Cet impératif cristallise toute la contradiction inhérente à la situation de diaspora : malgré cette nécessité impérieuse de nouveaux repères, le mythe fondateur étant ce qu'il est, la question de l'authenticité est omniprésente, et elle s'incarne avant tout dans la langue. Cette donnée essentielle explique en grande partie le rapport à la norme que nous décrivons plus bas.

## **2. L'arménien occidental comme langue de diaspora et comme langue en danger**

### **2.1. Données sociolinguistiques**

#### ***Les locuteurs***

De manière générale, on peut dire des locuteurs d'arménien occidental que :  
1/ aucun d'entre eux n'est monolingue : partout les Arméniens occidentaux sont en contact avec une culture dominante. Leur rapport à la langue environnante est cependant modulé : dans les pays à tradition chrétienne où, de plus, la langue dominante est une grande langue de culture mondiale, le sentiment de sécurité religieuse facilite l'intégration, et de plus, le prestige respectif de l'arménien et de la langue locale est en défaveur de l'arménien. Ce n'est pas le cas pour les cultures de moindre prestige mondial, ou encore dans les pays à tradition musulmane, où les vieux clivages favorisent le repli sur soi et la cohésion communautaire.

2/ les locuteurs passifs (ou 'semilocuteurs') sont très largement majoritaires, ce qui révèle une dilution de la compétence linguistique, caractéristique d'une langue en danger.

3/ les locuteurs âgés sont prédominants : plus précisément, plus l'âge du locuteur est bas, et plus la probabilité qu'il soit locuteur passif, semilocuteur ou non-locuteur est grande. Plus l'âge est élevé au contraire, et plus la probabilité est grande que le locuteur soit actif. Ce critère n'est pas absolu, et peut parfois être inversé dans le rapport entre deuxième et troisième génération : en effet, comme l'a décrit R. Mirak pour les Arméniens des Etats-Unis, dans certaines familles, on a pu observer un refus d'acquérir la langue arménienne à la deuxième génération<sup>4</sup>, ce qui a souvent renforcé la volonté de retour à la langue chez la troisième génération. Par ailleurs, dans les familles issues de villages turcophones, un certain temps a pu s'écouler avant que l'arménien n'évince le turc dans la pratique familiale. Cependant, ces phénomènes restent relativement marginaux, et n'inversent pas la tendance. En tout état de cause, quel que soit l'itinéraire suivi, les néolocuteurs apparaissent comme un phénomène non négligeable, fondamental dans la constitution de l'identité en diaspora.

Au-delà de ces généralités, qui pourraient déjà suffire à caractériser une langue en danger, il n'est pas aisé de procéder à une typologie des locuteurs, en l'absence de données statistiques fiables. Martine Hovanesian (1992), dans son enquête sur Arméniens d'Issy les Moulineaux, estime que 20% de la population qu'elle étudie maîtrisent l'alphabet. Mais cette donnée, qui n'était pas l'objet premier de l'enquête, n'est qu'indirecte et partielle, est difficile à exploiter : s'agit-il de locuteurs non alphabétisés, ou de personnes ne maîtrisant pas la langue parlée non plus ? La plus grande partie des personnes interrogées sont probablement dans une situation intermédiaire entre ces deux cas, et caractérisés par une compétence réduite en arménien parlé.

#### ***Le mode d'acquisition***

L'acquisition de la langue dans le milieu familial, considéré comme signe de vitalité d'une langue, est généralement en régression, sauf dans certains milieux, qui, intellectuels ou militants, conservent une forte volonté de transmission malgré l'érosion de la compétence chez les parents eux-mêmes. Car c'est bien cette dernière qui est en cause dans ce phénomène de régression. De manière plus fine, en France, il faut distinguer deux situations : d'une part les familles issues de la première vague d'immigration des années 20, pour lesquelles la disparition de la première génération, qui pratiquait l'arménien comme langue véhiculaire, a entraîné une perte de compétence importante, et d'autre part les familles d'abord installées au Moyen-Orient et arrivées en France depuis les années 1970 (notamment après la guerre du Liban), pour qui la mémoire de la pratique véhiculaire est beaucoup plus proche, et qui maintiennent mieux la transmission en milieu familial, pour les raisons expliquées plus haut. Cette partie de la communauté est d'ailleurs souvent perçue comme un moyen de régénérer la pratique de la

---

4 Revenant à refuser le destin tragique des parents, et à tenter de se construire uniquement en fonction de la société d'accueil.

langue, et on retrouve dans le milieu enseignant, les media, et la plupart des institutions fonctionnant en arménien une forte présence de ces Arméniens. Parallèlement à ce mouvement de régression de la transmission familiale, l'apprentissage dans des établissements scolaires bilingues (de type écoles privées sous contrat avec l'Etat) connaît une forte croissance depuis un peu moins d'une décennie, comme on le verra ci-dessous. Une fois de plus, nous voyons qu'à un critère objectif de déclin répond un fort volontarisme linguistique.

### ***Les fonctions de la langue***

On l'a vu, le mode de transmission est étroitement lié à la fonction que remplit la langue. Or, aujourd'hui, parmi les Arméniens de France, non seulement aucun locuteur n'est monolingue arménien<sup>5</sup>, mais de plus l'usage de la langue ne répond que marginalement à une fonction de communication. Elle est avant tout considérée comme un élément du patrimoine culturel, à préserver en tant que telle.

Nous ne pêcherons pas par imprudence en affirmant que dans aucune situation de la vie quotidienne ordinaire, l'arménien occidental n'apparaît comme l'unique langue de communication possible entre deux interlocuteurs. Ce n'est guère qu'en situation de communication avec des arménophones d'un autre pays (Brésil, Grèce, Italie, Pays-Bas, etc.) et en l'absence d'autre langue commune, que l'arménien peut devenir langue véhiculaire. Dans toute autre situation, non seulement elle n'est pas la seule langue de communication, mais de plus elle est rarement la plus efficace.

Par conséquent, parler arménien est presque toujours un choix volontaire lié aux fonctions symbolique de la langue : marquer son identité, instaurer une complicité, répondre à une nécessité cryptique, etc., c'est-à-dire ce que Gumperz entend par 'le code nous'. Il faut par ailleurs ajouter à cet aspect son corrélat, trop rarement évoqué dans les travaux sur le bilinguisme<sup>6</sup> : le caractère ludique et le grand plaisir du bilinguisme, qui introduit à travers la liberté du choix du code une dimension supplémentaire au langage. Ainsi, Sylvia Kasparian (1992) a montré comment dans des corpus spontanés, le passage du français à l'arménien à l'intérieur d'un tour de parole joue un rôle d'ajustement des relations sociales (notamment en exprimant une demande de service, de rapprochement, etc.). C'est là une expérience que le monolingue comprendra difficilement, mais qui est omniprésente dans le vécu bilingue, a fortiori lorsque ce bilinguisme devient constitutif d'une identification collective. C'est d'ailleurs ce qui explique la constitution de sous-identités collectives distinguant Arméniens de France, du Liban, des Etats-Unis, etc., qui font l'objet de désignations propres en arménien (*Fransahay, Lipanahay*).

---

5 Certains, influencés par une idéologie dominante du monolinguisme, voient là un critère suffisant pour opposer une dialecte à une langue. Mais c'est ignorer que plus de la moitié de la population du globe n'est pas monolingue.

6 Cf. M.C. Varol et A. Schulmajster dans Varol (1994).



*Amerikahay*, etc., la composition à partir de *hay*, 'Arménien', étant productive).

## 2.2. Données linguistiques

La difficulté à laquelle se heurte immédiatement le linguiste cherchant à rendre compte de l'état de l'arménien occidental d'un point de vue descriptif, est l'absence d'analyses faites sur des corpus spontanés. En effet, la réalisation même de tels corpus présente de nombreux problèmes, parmi lesquels le choix des locuteurs et des situations de communication n'est pas le moindre. Le seul corpus à notre connaissance est celui établi par Sylvia Kasparian (1992), dans son travail très novateur sur l'alternance et les mélanges de langue, et qui fournit du même coup des données exploitables pour la description.

Malgré le peu de travaux sur la question, nous tenterons néanmoins de rendre compte des phénomènes de micro-diachronie qui peuvent caractériser l'arménien occidental en tant que langue de diaspora et langue en danger, dans l'optique de laboratoire linguistique que nous évoquions en introduction.

### *Phonétique*

La plupart des évolutions phonétiques s'inscrivent dans un mouvement esquissé pour l'arménien occidental dès le siècle dernier. C'est le cas par exemple pour l'opposition ternaire entre occlusives affriquées sourde~sonore~explosive, qui s'est phonologiquement réduite en une opposition binaire sourde~sonore, le trait 'explosif' perdant son caractère distinctif : selon la région d'origine ou simplement son idiolecte, le locuteur réalise les occlusives sourdes comme des explosives ou inversement. L'histoire de la langue atteste que cette transformation est intrinsèque à l'arménien occidental, et n'est pas liée au bilinguisme actuel. En revanche, d'autres transformations phonétiques comme l'amuissement du 'h' aspiré, l'aperture des voyelles d'arrière (a et o), peuvent être attribuées à une influence du français. Enfin, fait moins généralisé, parmi les néolocuteurs, certains ont des difficultés à réaliser des phonèmes inexistantes en français comme le /r/ vibrant, et la fricative vélaire /x/. Il est intéressant de noter que si les phénomènes mentionnés précédemment ne sont pas considérés comme sortant de la norme, mais tout au plus caractérisant un 'accent', en revanche, l'incapacité à discriminer entre les sons *r*, *ɣ* et *x* est perçue comme un défaut de compétence.

### *Lexique*

Comme pour un grand nombre de langues en situation de langue dominée, la pratique lexicale de l'arménien occidental révèle une contradiction entre la pratique spontanée, qui tend à recourir massivement aux emprunts pour ce qui dépasse le champ domestique, et la volonté de leur préférer, plus ou

moins systématiquement (selon les familles, le degré de compétence du locuteur, et les registres stylistiques) des néologismes créés en parfaite conformité avec les règles de formation des mots propre à l'arménien. Cette démarche qui fait indistinctement de tout emprunt un tabou conduit souvent à une langue moins spontanée. Généralement les emprunts en cause sont de deux origines : les plus récents sont empruntés principalement au français, tandis que les plus anciens, qui peuvent d'ailleurs être répertoriés dans les dictionnaires, proviennent du turc. En réalité, il existe également quelques emprunts à d'autres langues (persan, langues sémitiques, géorgien, etc.) intégrés dans le lexique arménien, mais ce qui caractérise les emprunts du turc et du français, c'est que bien qu'ils renvoient à une chronologie différente, ils sont tous deux conscients chez la majorité des locuteurs, y compris ceux qui ne sont pas turcophones. La raison en est la pratique courante, en milieu éducatif mais également dans de nombreuses familles, d'un métalangage omniprésent concernant les emprunts, qui entretient cette conscience d'un double lexique pour les mots les plus familiers, y compris d'origine turque. On pourrait comparer ce phénomène à la 'chasse aux anglicismes' des québécois, qui, s'ils devaient ne plus pratiquer l'anglais dans quelques générations, pourrait néanmoins se maintenir dans la conscience des locuteurs. On saisira la spécificité de la situation de diaspora en comparant cette attitude avec celle des locuteurs de grec moderne : bien que la langue comporte une grande quantité d'emprunts au turc et à l'italien, le plus souvent, ils ne sont pas conscients chez les locuteurs, qui sont surpris d'apprendre qu'ils utilisent emprunts. L'intégration de ces emprunts est donc totale dans la langue moderne (démotique) et n'est pas contestée par la norme. Ainsi, bien que la situation historique soit comparable à celle des Arméniens, la situation sociolinguistique actuelle est très différente.

Inversement, il faut signaler également le phénomène qui conduit ces mêmes arménophones à insérer des emprunts à l'arménien dans leur pratique du français. Ils relèvent alors essentiellement du registre 'folklorique', des hypocoristiques, ou de manière générale, de termes à forte charge subjective ou émotionnelle.

Ainsi, la pratique de la langue traduit une présence très forte d'emprunts, mais également d'alternances, dans lesquels il faut faire la part du déclin de la langue et de la dynamique propre à la communication au sein d'une communauté linguistique partageant le même bilinguisme.

Certains voient dans cet état de la langue un cheminement vers une sorte de sabir à base de français, comportant des 'balises' identitaires arméniennes. Mais un tel diagnostic ne peut être appliqué en bloc et doit être modulé notamment en fonction de la typologie des locuteurs.

Ainsi, on observe des différences dans le niveau d'intégration des emprunts, emprunt et alternance se trouvant dans un continuum plutôt que dans une séparation dichotomique. Par ailleurs, la répartition des emprunts et alternances en fonction des champs sémantiques est significative : les travaux de Sylvia Kasparian montrent à partir d'un corpus oral spontané que 56 % des emprunts relèvent du registre technique, spécialisé, professionnel, 15% correspondent des tours idiomatiques, 6% sont des 'gros mots', puis 4% sont

des termes désignant la qualité, autant pour la matière (cumulé = 8%). Pour les notions de base touchant au temps (jour, mois, année), ou encore la grandeur (mesure, quantité, nombre), les couleurs, ainsi que le champ sémantique de l'alimentation, de l'habillement, on ne dépasse jamais 2%.

### ***Morphologie***

La morphologie de l'arménien occidental semble relativement stable compte tenu des choix de code intervenant dans la pratique. Par ailleurs, le caractère agglutinant de la morphologie nominale de l'arménien, où à chaque catégorie grammaticale est associé un morphème constant, et qui est par conséquent relativement transparente, favorise un bon maintien des formes. Néanmoins, on peut considérer que ce passage de la morphologie flexionnelle de l'arménien classique à une morphologie agglutinante, qui s'est effectué au cours des siècles dans la constitution de l'arménien moderne, tend à s'accélérer et à se radicaliser dans la pratique actuelle : les quelques modèles de déclinaison irrégulière tendent à s'aligner sur le modèle principal. Ainsi, si le discours normatif et puriste tend à stigmatiser cette évolution, elle n'est en soi pas contraire à la logique de la langue. La morphologie verbale qui, elle, ne présente que des tendances très limitées à l'agglutination, se maintient bien. Les influences apparaissent plutôt au confluent de la morphologie et de la syntaxe, par exemple dans la tendance à généraliser la construction analytique du comparatif (au moyen de l'adverbe *aveli*, 'plus') alors que le complément à l'ablatif associé à l'adjectif suffit à donner une valeur de comparatif à l'adjectif. On reconnaîtra sans peine l'influence du comparatif français.

### ***Syntaxe et phraséologie***

C'est bien dans ce domaine que les interférences sont le plus sensibles : la tendance aux calques du français est très forte chez les néolocuteurs, et tend même à apparaître chez les locuteurs natifs issus du Moyen-Orient. Cette tendance apparaît notamment dans les tours phraséologiques à fondement socioculturel décrits par Dermerguerian : une notion comme 'troisième âge', qui répond en français à la nécessité de contourner le mot 'vieux', lui-même tabou, se trouve calquée en arménien, alors même que dans cette langue, nul euphémisme n'est nécessaire, les 'vieux' pouvant être désignés de manière valorisante comme des 'grands'. D'autres calques sont purement syntaxiques, ne répondant à aucune logique culturelle : en arménien, on exprime l'âge par la tournure 'être X *daregan*' (littéralement : 'être de X années') *daregan* étant un adjectif déterminatif dérivé de *dari*, année. Pourtant, chez les néolocuteurs, sous l'influence du français 'avoir X ans', on relève de plus en plus fréquemment la tournure fautive 'avoir X *daregan*', qui détourne *daregan* du sens que lui fournit en système le suffixe dérivatif *-egan*.

En revanche, pour ce qui est de la syntaxe de l'énoncé, on constate une assez bonne résistance des modèles de construction propres aux langues à ordre Sujet Objet Verbe, bien qu'elles soient fort étrangères à la logique du français. Notamment, la préférence des participiales par rapport aux relatives, pourtant plus familières au français, ne semble pas remise en cause. Cela

semble fournir une indication utile à la linguistique générale, confirmant la forte cohérence typologique des traits propres au modèle SOV (ordre Déterminant - Déterminé, postpositions, agglutination) déjà amplement décrite par Greenberg (1963), mais également sa prégnance en situation de bilinguisme. Cependant, il resterait à vérifier dans la pratique des bilingues une éventuelle prédominance de l'ordre Sujet Verbe Complément, qui selon la place de l'accent de phrase et la hiérarchie communicative entre les éléments, est possible en arménien, mais non dominante (au sens de Greenberg 'basic order').

#### ***Quel bilan ?***

- le contact du français radicalise certaines tendances diachroniques déjà en place dans l'évolution autonome de l'arménien occidental. Ce trait pourrait nous conduire à modérer notre jugement sur la situation de danger de l'arménien occidental. Il est à signaler cependant que ces traits sont cohérents avec certains traits décrits comme typiques des créoles (notamment lorsqu'ils conduisent à une réduction morphologique)
- la phraséologie et les tournures idiomatiques sont les plus perméables, conduisant à ce que Robert Dermerguerian (1992) n'hésite pas à appeler une sous-dialectalisation de l'arménien occidental en fonction des bilinguismes.
- le lexique lieu le plus conscient de l'interférence : il est donc également le lieu du métalangage sur la perte de la langue, ainsi que le lieu de cristallisation du purisme : c'est sur lui qu'il semble possible d'agir directement, d'où une activité terminologique parfois intempestive, qui souffre d'un manque de coordination, faute d'instances réellement représentatives.

### **3. Discours identitaire et volontarisme linguistique chez les arméniens de France**

#### ***Langue et identité***

Les débats récents autour de l'introduction de critères permettant de déterminer l'appartenance ethnique ou culturelle dans les recensements de population en France ont souligné à la fois la fragile légitimité de ces critères et la difficulté à obtenir des données fiables. A plus forte raison, il est périlleux de chercher à déterminer avec certitude l'appartenance d'un individu à une diaspora, tant il relève de ce qu'on a pu appeler 'l'étranger invisible'. La langue maternelle, point d'appui des propositions de l'INSEE dans ce sens, ne se superpose pas entièrement au sentiment identitaire, même si elle est considérée comme un marqueur fort. La situation de diaspora est particulière, même si elle rappelle par certains traits celle d'autres minorités en France, comme les Algériens décrits par Dabène et Billiez<sup>7</sup> (pour qui la

---

<sup>7</sup> Cf. Vermes (1988)

langue est un des enjeux d'un conflit de générations s'inscrivant dans l'histoire de l'immigration).

La situation de langue de diaspora et le bilinguisme systématique ont non seulement des conséquences internes (sur le développement de la langue, que nous avons esquissées plus haut), mais aussi des conséquences externes. Nul besoin en effet de connaître l'arménien pour des raisons pragmatiques (activité professionnelle, voyage, etc.). Ceux qui parlent l'arménien le font donc pour les raisons 'du cœur'. Ainsi, si contrairement aux langues juives, qui opèrent parfois comme des marqueurs identitaires exclusifs, 'interdits' aux non juifs<sup>8</sup>, le non arménien ayant appris la langue bénéficie de fait d'un statut dans la collectivité, sa démarche étant ressentie comme un honneur. Parler arménien apparaît comme le critère identitaire central, probablement aujourd'hui plus encore que la religion<sup>9</sup>.

Compte tenu de la réduction de ses fonctions, et du surinvestissement identitaire, le rapport à la langue fait l'objet d'un métalangage important, dans lequel la question de la norme occupe une place importante, comme nous l'avons vu dans le cas des emprunts lexicaux.

### ***Quel rapport à la norme ?***

Si nous admettons comme critère fondamental le fait qu'« *un symptôme sociologique de la phase du déclin est l'absence de réaction puristes contre l'interférence massive de la langue dominante. Les jeunes locuteurs de la langue dominée ne sont plus sensibles à une telle 'corruption' et les locuteurs âgés abandonnent toute idée de les corriger. Ceci reflète un changement d'attitude envers la langue. ... la langue perd sa valeur symbolique* » (Baylon, 1991), l'arménien occidental ne serait pas menacé. Au contraire, 'la norme', même si chacun aurait des difficultés à la décrire précisément et si sa représentation est 'à géométrie variable', est omniprésente dans la conscience des locuteurs. Et dans la mesure où le lexique se prête beaucoup plus facilement au métalangage, car il est plus perceptible au 'locuteur naïf' (de même que les québécois se formalisent plus aisément du mot *week-end*, que des calques 'chien chaud' ou 'tomber en amour'), la conscience de la norme chez les locuteurs d'arménien occidental passe principalement par la stigmatisation des emprunts.

---

<sup>8</sup> Cf. M.C. Varol et A. Schulmajster dans Varol (1994).

<sup>9</sup> On entendra volontiers dire que le christianisme est constitutif de l'identité arménienne, et l'Eglise apostolique arménienne joue un rôle structurant dans la communauté. Cependant, le rapport à la foi en elle-même est difficile à cerner. Cette identification semble en effet faiblement normative : très peu de comportements conformes sont exigés à l'appui de cette identité (le baptême, le mariage et les funérailles des proches sont une façon de revendiquer l'identité, mais il n'y a pas de réelle stigmatisation si ces événements ne sont pas vécus à l'Eglise arménienne). En revanche, une conversion et la pratique active et ostensible d'une autre religion (par exemple islam, bouddhisme, etc.) non représentée historiquement chez les Arméniens (comme le sont le catholicisme et le protestantisme) pourrait s'avérer stigmatisante.

En revanche, un autre signe de déclin avancé d'une langue fourni par la sociolinguistique semble beaucoup plus pertinent dans le cas qui nous intéresse : l'*absence de variation stylistique*. Il est un fait que le rapport à la norme des locuteurs d'arménien occidental conduit à polariser la pratique dans deux voies extrêmes : les locuteurs qui ne maîtrisent qu'un style très relâché, et les locuteurs puristes qui ne reconnaissent aucune légitimité au style familier, même s'ils le pratiquent dans la vie courante. Dans les descriptions sociolinguistiques sur les mécanismes propres aux langues dominées, on a tendance à évoquer la première catégorie, mais moins la deuxième. Pourtant, elle est fortement implantée chez les élites, et elle peut jouer un rôle déterminant dans l'avenir de la langue. En conséquence, on oscille entre une langue très relâchée et une position normative dure (représentée par le corps enseignant, mais aussi par des acteurs de la vie communautaire, et notamment les media : la station parisienne Radio Ayp consacre une émission à la norme linguistique). La langue parlée est privée de légitimité, et on assiste à une crispation des élites à forte compétence linguistique. Mais cette crispation, qui ne répond pas à une pratique massive, peut se révéler contreproductive. Ainsi, quelques rares didacticiens éclairés comme A. Garmiryán ont-ils souligné le non sens qu'il y a à enseigner l'arménien comme langue maternelle (c'est-à-dire avec une approche normative, visant l'appropriation du code écrit et du registre soutenu) à des enfants dont la compétence voudrait qu'ils soient pris en main comme des non arménophones (c'est-à-dire devant acquérir les mécanismes de la langue parlée). Mais le blocage idéologique empêchant de considérer l'arménien comme une 'langue étrangère' n'est pas encore totalement vaincu, et on observe dans certaines écoles une inefficacité profonde des méthodes, dont le résultat se réduit parfois à une simple alphabétisation, sans réelle acquisition de la langue parlée<sup>10</sup>. Ce phénomène est certes lié à la charge symbolique investie sur l'alphabet arménien, attachement traditionnel dans l'histoire des Arméniens, mais qui se trouve en position de quasi-substitut de la langue qu'il incarne, dans certaines familles où les parents eux-mêmes ont perdu la compétence linguistique, et où la nécessité de communiquer en arménien n'apparaît pas.

En réalité, on comprendra aisément que, derrière ce rapport à la norme se cache la primauté de la fonction identitaire sur la fonction communicative, qui rend impossible un investissement dans une langue parlée, perçue comme trop hétérogène, et parfois assimilée à un pseudo-sabir. En réaction, la norme est donc orientée au contraire vers des points de repères centrifuges : la norme de Constantinople, ou plus encore aujourd'hui celle de Beyrouth ou

---

10 Comme le montrent les travaux effectués par Sylvia Topouzkhania dans le cadre d'un DEA (INALCO 1997). Cette orthophoniste a effectué une recherche sur l'acquisition de la lecture chez des enfants scolarisés dans des écoles bilingues, et a mis en évidence le fait qu'une partie des élèves ne comprend pas le sens de ce qu'il lit.

encore des Pères Mekhitaristes qui conduisent à Venise et à Vienne une activité arménologique intense.

### ***Les démarches de reconquête***

Dans ce contexte, le rôle des institutions et organisations culturelles et pédagogiques est essentiel : elles assurent une continuité que la pratique des locuteurs ne suffirait pas à garantir. Témoin de ce phénomène : le développement du réseau scolaire. On compte actuellement plus de 800 élèves scolarisés dans les 5 écoles bilingues en France, soit près de cinq fois plus qu'il y a dix ans. Ce mouvement traduit une réelle volonté de transmission de la part des familles, même si les chiffres de participation à l'épreuve facultative du baccalauréat restent décevants (moins de cent candidats par an) probablement à cause de l'instauration d'une épreuve écrite depuis 1995. Les jeunes de la troisième ou quatrième génération n'ayant pas appris l'arménien dans leur enfance décident de se réapproprier la langue, et parfois de la transmettre à leurs enfants. Certes, il ne s'agit pas d'un phénomène de masse, mais la capacité d'entraînement de ces cas individuels est loin d'être négligeable, dans la mesure où ils jouent un rôle souvent très actif dans le tissu associatif.

### ***Le rapport à l'arménien oriental***

Parallèlement à cet engouement, le rapport à l'arménien oriental reste complexe. En effet, les établissements scolaires dispensent un enseignement en arménien occidental, même lorsque certains élèves, et même parfois certains enseignants, sont issus d'Arménie, et donc locuteurs d'arménien oriental. Certes, l'arménien oriental bénéficie d'une dynamique de langue véhiculaire et de langue officielle, et la multiplication des contacts avec l'Arménie depuis son indépendance, qu'il s'agisse de séjours touristiques, humanitaires ou culturels, a permis de mieux connaître et apprécier cette langue dont la spontanéité surprend tout arménien de la diaspora qui y est confronté pour la première fois. Mais il existe, en même temps qu'une grande solidarité, un fort sentiment d'altérité, accentué par le fossé entre deux sociétés si opposées par leur expérience socio-économique, ainsi que par la présence importante d'emprunts au russe. Ainsi, tout en se félicitant du dynamisme de l'arménien oriental, les locuteurs d'arménien occidental, et a fortiori, les élites de la diaspora, expriment leur inquiétude sur la menace que pourrait représenter l'arménien oriental pour l'arménien occidental. Si certaines voix se font entendre pour une réflexion commune sur le lexique et les néologismes<sup>11</sup>, la crainte d'une présence grandissante de l'arménien oriental est réelle ; notamment, en 1995, lorsque les enseignants de l'INALCO, chargés pour la première fois de rédiger les sujets du baccalauréat, ont décidé de proposer des textes dans les deux variantes, des

---

<sup>11</sup> Les guides terminologiques mis au point par Robert Dermerguerian (1993, 1995, 1998) intègrent depuis le dernier numéro un chapitre sur l'arménien oriental.

voix se sont fait entendre sur la menace que représentait le fait d'accorder un statut à l'arménien oriental en diaspora.

Les différences entre les deux variantes sont en effet importantes : si le fonds lexical est extrêmement proche, et d'ailleurs relativement fidèle à celui de la langue classique, en revanche, au plan phonologique, les distinctions sont importantes, au point de modifier sensiblement les inflexions générales, et de rendre les lexèmes difficilement identifiables pour le locuteur peu accoutumé. L'arménien oriental a conservé l'opposition sourdes~aspirées que l'arménien occidental a perdue, et de plus, les deux variantes se distinguent par une inversion des occlusives et affriquées sourdes et sonores (b/p, d/t, g/k, etc.). De même, la morphologie et la syntaxe, tout en étant relativement proches, requièrent une certaine habitude : l'organisation des cas nominaux n'est pas identique (4 en occidental, 6 en oriental), le système verbal est sensiblement différent, pouvant conduire à des contresens (comme la confusion entre présent et futur). La syntaxe, et notamment l'ordre des constituants peut être assez divergente. Cependant, l'intercompréhension ne pose pas de grandes difficultés si les locuteurs ont une bonne compétence dans leur propre variante, moyennant tout au plus une période d'acclimatation. On constate d'ailleurs chez les jeunes de la diaspora en contact régulier avec l'arménien oriental une tendance au mélange qui est déplorée par le corps enseignant. Parallèlement, chez certains, les contacts avec l'Arménie ont permis d'acquérir une capacité à s'exprimer en arménien qu'ils n'auraient pas acquise en diaspora. C'est la raison pour laquelle le rapport à l'arménien occidental est complexe, oscillant entre un repli sur soi, caractéristique des élites de la diaspora, et la découverte d'une communication spontanée en arménien oriental.

## **Conclusion**

### ***Quelles perspectives d'avenir ?***

De la conjonction de ces deux dynamiques, celle du développement interne, engagé dans un processus de déclin, et celle du volontarisme et de la reconquête, quelles perspectives peut-on espérer ? Plusieurs hypothèses sont envisageables, de la créolisation à la renaissance, et qui réservent à l'arménien oriental un rôle tantôt crucial, tantôt marginal. Nous ne nous essaierons pas au périlleux exercice de la prospective, mais il faut néanmoins souligner le rôle déterminant que peut jouer ce que je qualifierai d'« obsession éducative ». Les facteurs internes révèlent une motivation, et une capacité de dynamisme fondamentales. Mais le danger est réel malgré tout : il semble inévitable que l'arménien occidental soit dans un délai assez proche réduit à la pratique de néolocuteurs, ce qui entraîne une précarité, et un risque de folklorisation. Néanmoins, l'important héritage littéraire constitue un point de repère fondamental, et plusieurs écrivains en langue arménienne publient encore régulièrement, même si les tirages sont limités.

Certes, la question générale à laquelle renvoie cette situation de langue de diaspora est de savoir si la fonction symbolique peut suffire à assurer la survie d'une langue, et pour combien de temps. A l'époque de l'urbanisation,



de l'uniformisation des modes de vie, et de la centralisation, il est difficile de prévenir la disparition sans volonté politique.

### ***Langues de diaspora et politiques linguistiques***

L'Europe constitue dans ce sens un horizon favorable à plusieurs égards.

Elle peut répondre à la raréfaction des situations où la langue est véhiculaire : en effet la constitution de nouveaux réseaux européens peut permettre une dynamique fondée sur la notion même de diaspora, à travers les incitations à la mobilité, conduisant à des contacts entre locuteurs ne partageant pas le même bilinguisme.

Cependant, il est nécessaire aujourd'hui que ces langues puissent entrer dans l'ère des nouvelles technologies, comme le développement d'outils associés à Internet, mais également bénéficier d'outils pédagogiques performants et attractifs, actuellement déficients : médias, didacticiels, lexicographie, dictionnaires électroniques et papier, etc. Le développement de l'enseignement à distance, notamment via le réseau Internet, peut également répondre à une demande.

Diverses perspectives pourraient être également envisagées, visant à permettre une meilleure insertion de l'enseignement de l'arménien dans l'enseignement public : l'introduction d'un enseignement comme option dans certains établissements d'enseignement public, mais surtout la mise en place dans les grandes villes d'établissements d'enseignement public performants équipés pour l'enseignement des langues, et où des sections en langues minoritaires pourraient être introduites.

Par ailleurs, on regrette un profond déficit dans le domaine de l'édition, et de manière générale, de l'accessibilité de productions en langue arménienne pour enfants, qu'il s'agisse du domaine de l'édition, ou de la production vidéo par exemple.

Actuellement, la seule reconnaissance dont bénéficie l'arménien occidental en France est d'être admise au titre des langues susceptible de faire l'objet d'une épreuve (obligatoire et facultative) du baccalauréat.

La signature prochaine de la Charte européenne des langues régionales et minoritaires par la France offre la possibilité d'un premier pas vers une prise en mains du destin de l'arménien occidental, qui, comme l'ensemble des langues de diaspora, est confrontée à un paradoxe intrinsèque : alors que le développement des communications internationales semble offrir des opportunités inouïes pour la renaissance des diasporas, leurs langues sont plus que jamais menacées, notamment par manque de moyens pour développer des outils professionnels pour leur sauvegarde.

Anaïd DONABEDIAN  
CNRS UMR 17  
INALCO

BIBLIOGRAPHIE :

- BAYLON Christian, 1991, *Sociolinguistique*, Paris : Nathan.
- BRUNEAU Michel (ed.), 1995, *Diasporas*, Montpellier : GIP RECLUS.
- DERMERGUERIAN Robert, 1992, La diglossie de l'arménien de France : l'exemple de quelques expressions calquées, *Linguistique et slavistique, Mélanges offerts à Paul Garde*, Institut d'Etudes Slaves - Université de Provence, pp. 635-639.
- DERMERGUERIAN Robert, 1996, La créativité lexicale : milieu et moyens, in SAKAYAN Dora (ed.), 1996, pp. 301-310.
- DONABEDIAN Anaïd, 1994, Comment peut-on être arménophone en diaspora, in VAROL Marie-Christine (ed.), 1994, pp. 47-68.
- DONABEDIAN Anaïd, 1997, Langue et identité arménienne en France : symboles et pratiques, in DUM-TRAGUT Jasmine, 1997, pp. 85-106.
- DUM-TRAGUT Jasmine, 1997, *Die Armenische Sprache in der Europäischen Diaspora*, Graz.
- FISHMAN Joshua, GERTNER M., LOWY E. & MILAN W., 1982, Maintien des langues, « renouveau ethnique » et diglossie aux Etats-Unis, *La Linguistique*, vol. 18, fasc. 1/1982
- HOVANESSIAN Martine, 1992, *Le lien communautaire, trois générations d'Arméniens*, Paris, Armand Colin.
- HOVANESSIAN Martine, 1995, *Les Arméniens et leurs territoires*, Paris, Autrement.
- KASPARIAN Sylvia, 1992, Analyse du parler multilingue d'Arméniens vivant à Paris, Thèse de doctorat, Paris III.
- KASPARIAN Sylvia, 1996, Description de l'alternance inerphrastique dans le discours bilingue-multilingue d'arméniens vivant à Paris, in SAKAYAN Dora (ed.), 1996.
- MARIENSTRAS Robert, 1975, *Etre un peuple en diaspora*, Paris, Maspéro.
- MIRAK Robert, 1988, Arménie-Diaspora, mémoire et modernité, *Les Temps Modernes*, n°504-506, Paris, pp. 179-188.
- SAKAYAN Dora (ed.), 1996, *Proceedings of the 5th International Conference of Armenian Linguistics*, Caravan Books, Delmar, New York.
- NICHANIAN Marc, 1989, *Agés et usages de la langue arménienne*, Paris, Entente.
- TER MINASSIAN Anahide, 1989, La diaspora arménienne, *Hérodote*, n°53, Paris, La découverte.
- VAROL Marie-Christine (ed.), 1994, *Langues de diaspora*, Plurilinguismes n°7 Paris, CERPL.
- Vermes Geneviève (ed.), 1988, *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*, Paris, L'Harmattan.

**Résumé :**

L'étude de la situation linguistique et sociolinguistique de l'arménien occidental, fournit des éléments de réflexion sur la spécificité des langues de diaspora. Alors que certains critères de déclin massif sont incontestablement vérifiés, la langue témoigne d'une vitalité étonnante, notamment à travers des itinéraires de reconquête, et un engouement nouveau pour les écoles bilingues. Ce paradoxe, qui s'explique par le rapport à l'identité spécifique en diaspora, et le rôle de la langue en tant que marqueur identitaire dans la diaspora arménienne aujourd'hui. Ainsi, les éléments de description permettent d'évaluer la perméabilité de la langue à la langue dominante, mais également de déceler l'impact que peut avoir sur la pratique un rapport spécifique à la norme : la langue courante, qui révèle cette perméabilité, n'est pas acceptée comme un support identitaire acceptable, et un certain purisme s'installe chez les élites, qui peut freiner le développement naturel de la langue, et son adéquation au contexte. La question du rôle des politiques linguistiques vis-à-vis de ces langues menacées est esquissée en conclusion.

Лингвистическая и социолингвистическая ситуация западноармянского языка указывает на определённые особенности языков диаспор. Несмотря на многие знаки упадка, наблюдается удивительный процесс « завоевания » языка, и двуязычные школы пользуются явным успехом. Такой парадокс объясняется в частности ролью языка в чувстве национальной принадлежности у армян диаспоры. В этом отношении лингвистические особенности западноармянского языка неоднозначны. Они конечно указывают на проницаемость окружающего языка, но одновременно и на особое отношение к норме, которое имеет своё отражение на языковую практику. Разговорная речь носит на себе следы чужого влияния, и поэтому является неприемлимым национальным признаком. С другой стороны пуризм интеллигенции может оказаться тормозом в процессе естественного развития языка. В заключении статьи приводятся будущие перспективы, включая роль лингвистической политики Европы для спасения таких языков.